

Marilou Leblanc

L'appel du Tac

théâtre



**Prix
Égrégore
2022**

v1b éditeur

MARILOU LEBLANC

L'APPEL DU LAC

Théâtre

v1b éditeur

Personnages

MOI

LUI

ELLE

Scène 1

MOI, seule.

L'automne est revenu avant moi.

Degré par degré.

Les champs ont été coupés. La seule chose qui reste des murs verts qui longeaient les routes pendant la saison chaude, c'est quelques vieilles tiges d'épis sèches.

J'ai la gorge serrée parce que j'ai raté le changement de couleur du soya. Je suis revenue et, crisse, le vert avait déjà passé le flambeau au terra cotta. Je m'en veux. C'est la première fois que ça m'arrive. J'aurais dû passer voir où il était rendu. J'aurais dû me parquer une chaise dans le fossé, m'asseoir, pis attendre que le changement se fasse devant mes yeux. Fuck, je suis impatiente.

Je suis partie l'an dernier, par nécessité, par survie. J'ai migré, en suivant les outardes. J'avais peur de passer encore un hiver.

Ici.

Fait que, j'ai décidé de partir avant le givre. Je voulais pas passer encore une année à attendre que quelque chose se passe. Je pouvais pas. L'hiver est long ici. Le froid, interminable. Crisse que les nuits sont longues, l'hiver! J'ai besoin de lumière. C'est pour ça que je suis partie vers le gros nuage phosphorescent qui plane au-dessus la ville. J'ai suivi la file de chars qui redescendent du Nord le dimanche soir pour pouvoir baigner dans la lumière 24/24. C'est une lumière fake, une lumière générique, une lumière artificielle. Mais c'est de la lumière quand même. Je me rassure en me disant que c'est en attendant...

Quand je serai rentrée à Montréal, je sais que je vais m'ennuyer de la lueur des horizons à n'en plus finir où la terre et le ciel se rejoignent et qu'on en perd la séparation. Je vais m'ennuyer des Perséides qui nous tombent dans la face à la fin de l'été. Des phares de son quatre-roues qui vient me chercher pour retourner à la grange. De la lampe qui s'allume dans le garage quand elle rentre à cinq heures du matin pour réparer un autobus avant sa run. Des rayons de soleil qui se reflètent sur une plaine glacée pour te percer la rétine. Des faisceaux des lampes de poche durant une battue pour retrouver le petit des Lavigueur. Du gris qui tourne au bleu quand le matin revient. Quand on peut cocher une autre

nuit d'hiver sur le calendrier. Une nuit en moins avant le retour de la lumière.

Je me dis que c'est en attendant... Juste le temps qu'ils éclairent la 50, juste le temps que l'électricité se rende dans nos chemins de terre, juste le temps que l'hiver passe, juste le temps que je me retrouve, juste le temps que je me place, juste le temps que je me fasse.

Scène 2

*MOI, couchée sur le dos avec LUI
sur sa poitrine.*

MOI, *chuchotant*: Est-ce que tu es bien ?

LUI: Oui. Vraiment. Toi ? T'es bien ?

Moi: Oui.

Un temps.

LUI: Veux-tu rester dormir ou... ?

Moi: Veux-tu que je reste dormir ?

LUI: C'est comme tu veux.

Moi: Je sais, mais est-ce que toi tu as envie que
je reste dormir ?

LUI : C'est comme tu veux, je te dis.

MOI : Heille, ces réponses-là. C'est comme si je te demandais : est-ce que ce chandail-là me va bien...

LUI : Tu portes pas de chandail.

MOI : Non, mais admettons que j'en portais un. Je te demanderais : Est-ce que ce chandail-là me va bien ? Et tu me répondrais : Toi est-ce que tu l'aimes ?

LUI : Ouais, mais est-ce que tu l'aimerais, ce chandail ?

MOI : J'imagine que oui, crisse, si je l'essaye. Je veux pas savoir si je l'aime, le chandail, ça, je suis capable de le savoir. Je veux savoir si toi, tu trouves qu'il me va bien.

LUI : Bah, j'imagine.

MOI : Regarde, c'est ça, tu détournes toujours la conversation.

LUI : J'suis pas sûr de te suivre.

MOI : OK. Veux-tu que je dorme ici ?

LUI : C'est comme tu veux.

MOI : Ça te ferait plaisir ?

LUI : Oui... Mais je veux que tu veuilles.

MOI : Oui je veux, toi tu veux-tu ?

LUI, *les yeux ronds comme des billes* : Ben, si je te le demande, c'est que je veux.

MOI : Bon, tu vois ? C'est ça que je veux entendre.

Un temps.

MOI : Tu me le dis, si il s'arrête...

LUI : Quoi ? De quoi tu parles ?

MOI : Si mon pouls s'arrête. Si j'ai le cœur qui me lâche, genre.

LUI : Voyons, t'as des problèmes de cœur ?

MOI : Non non, mais l'idée que mon cœur arrête de battre, ça me fait freaker en crise.

LUI : Tu penses à ça là, maintenant ?

MOI: Oui?

LUI: Après s'être pécho, tu penses à ça. C'est pas un peu intense?

MOI: Attends, quoi?

LUI: C'est pas un peu intense?

MOI: Non, l'autre affaire que t'as dit avant?

LUI, *en riant*: Ah, pécho!

MOI: Oui? Quessé ça?

LUI: Ça veut dire, genre, séduire quelqu'un, coucher avec quelqu'un.

MOI: Ark, c'est ben laid comme mot!

LUI: Hé oh, du calme. Tu dis quoi, toi, dans ce cas-là?

MOI: N'importe quoi d'autre, mais pas « pécho ». Je pense que je préférerais dire copuler que pécho. Fourrer, avoir du sexe, n'importe quoi, là! « Pécho! »

LUI : « Fourrer ». Ah. Franchement, tu trouves que ça sonne mieux ?

MOI : Non, mais au moins j'ai pas l'impression d'appeler l'action du sexe par un nom qu'on pourrait donner à un pingouin dans *Happy Feet*.

LUI : J'te suis plus là.

MOI : Anyway, c'est pas grave. Reviens.

LUI pose sa tête sur le chest de MOI.

MOI : Y bat vite, là ?

LUI : Oui. Ça t'a pompée pour vrai le truc de pécho.

MOI : Mais comme, trop vite ?

LUI : Non, il fait seulement battre. J'ai rien dit. Il est OK ton cœur.

MOI, *pour combler le silence* : Good. Tant mieux. C'est génial. Ouais. Nice. Cool-cool-cool...

LUI : Ça va ?

MOI : Ben oui, pourquoi ?

LUI : J'sais pas. T'es comme...

MOI : Je suis incapable d'endurer les silences.

Un temps.

LUI lève la tête de la poitrine de MOI, laisse passer quelques secondes en la regardant, puis consulte sa Fitbit.

LUI : T'es sûre ? Parce qu'on vient de rester en silence pendant cinq bonnes secondes.

MOI, *en riant* : Crisse que t'es con. Tu comprends ce que je...

LUI : Ben non, mais c'est vrai, regarde.

LUI laisse passer un autre temps, plus long, en regardant sa montre, puis lève les yeux sur MOI, qui l'observait, découragée.

MOI : C'est pas pareil. On a un silence parce que tu décides de le faire, pas parce...

LUI : Non non. Attends, regarde...

Le temps s'écoule. MOI commence à s'énerver. LUI a un petit sourire, il regarde sa montre, puis embrasse MOI.

MOI : Tu me niaisais-tu ?

LUI : T'es bonne. Cinq secondes sans parler. Ça va ? Tu te sens pas trop mal ?

MOI : Mais ça' pas rapport. C'est pas de ce genre de silence là que je te parle.

LUI : Je comprends, mais on n'est jamais vraiment dans le silence complet, attends regarde, écoute dehors. [*Un temps.*] On entend les voitures, les voisins du dessus, ceux d'en bas, un chien, des portes qui claquent. C'est ça Montréal, c'est du bruit constamment.

MOI : Je te parle pas de ce silence-là. Je te parle genre des silences dans une conversation, pis que là on...

LUI : T'as peur de quoi dans les silences de conversation, alors ?

MOI : J'ai pas peur, mais je ne suis pas capable de les tolérer.

LUI: Qu'est-ce que tu tolères pas dans ce cas-là?
Je comprends pas.

MOI: Si je comprenais ce que je tolère pas, ça
serait réglé depuis longtemps. Je sais pas du
tout, c'est comme si...

LUI: Avec tout le monde ou...

MOI: Non.

LUI: Avec moi?

MOI: Oui.

Un long temps.

LUI: Il était pas si mal celui-là, non? [*Jouant au
psy:*] Comment tu t'es sentie?

MOI: Je sais pas comment je me suis sentie. Je
fige, genre. Ça roule plus vite, j'sais comme
pas, j'suis comme prise de l'urgence de me
péter un monologue, juste pour combler les
trous... Je sais pas, j'aime pas ça. C'est comme
si je me mettais à entendre mon cœur battre,
et j'ai peur que toi aussi tu l'entendes, fait
que là, que tu saches que je capote, ça me fait
comme... Argh...

LUI pose à nouveau sa tête sur la poitrine de MOI.

LUI, *taquin*: Fait que, avec moi en particulier?

LUI lève son visage pour embrasser MOI.

MOI, *le repoussant*: L'affaire avec toi, c'est que je sais pas ce que tu penses. J'ai comme besoin de savoir... Je ne sais pas. Avoir un accès? Quand tu arrêtes de parler, j'ai aucun moyen de savoir ce qui se passe dans ta...

LUI: Qu'est-ce que tu voudrais savoir?

MOI: Qu'est-ce qui se passe? Qu'est-ce qu'on fait? On s'en va où avec...

LUI: Ben, là, on est couchés dans mon lit, on vient de se pécho, on va sûrement manger dans pas très longtemps, j'ai faim. Ben, moi je vais manger, parce que souvent t'as pas faim. Je suis couché sur tes seins, je passe ma main sur le côté de tes hanches, tu me regardes, tu caresses mes cheveux. Pour la première fois depuis trente minutes tu ne parles pas, tu écoutes, je sais pas trop si tu écoutes, mais du moins, tu ne parles plus. Tu touches ma mâchoire avec tes doigts, ils sont froids. Tu les

passes dans mon dos et remontes sur les côtés. Ton ventre se contracte, je le sens comme se creuser. Ta respiration s'est arrêtée pendant quelques secondes. Je te sens, sous mon corps, tu es prise de sursauts, des tout petits, comme si tu retenais quelque chose. Tu le retiens. Quelque part, moi aussi je retiens... Il faut se retenir. Je pense que...

MOI, *pleine d'appréhension*: Tu penses...

LUI: Je pense que...

MOI: Tu penses quoi?

LUI: Je pense que...

Un temps.

MOI: Ah, crisse! Je tolère pas les silences.

LUI embrasse MOI.

Scène 3

MOI.

Tu m'as eue par surprise, entre deux tables, quand je portais un tablier et que j'expliquais à des clients un peu blasés les notes d'une bière brettée overpriced, qui tant qu'à moi vaut pas la peine d'être buë. Vous étiez sept. Aussi queer les uns que les autres. Visuellement parlant je veux dire. Votre table, c'était le festival de la tuque roulée, des cheveux stylés – shag, mullet, rasés – du « trop de couleur » ou du « rien que du noir » et, aux quinze minutes, tout le monde se levait pour aller fumer de l'autre côté de la rue. Sauf toi, qui gardais le chien, un petit teckel brun qui portait un petit manteau. Très, très queer, tout ça. Ça m'intimidait. J'appréhendais ça. Mon choc vis-à-vis d'une queerness qui criait. Un « dans ta face, je suis là ! » Vous étiez là, ton groupe d'amis dans la trentaine et toi, à prendre une bière sur une terrasse un soir d'été un peu frisquet, à

me rassurer d'être à la bonne place au bon moment. Quand je me suis approchée et que j'ai vu ton visage de près, j'ai ressenti une chaleur – ça faisait plusieurs mois que je n'avais rien ressenti, ni froid, ni chaud, ni tiède, j'avais perdu le sens d'être touchée, je crois. L'homogénéité, le pareil, le bleu marine, le beige, c'est ça que ça fait. Ça te bloque d'être fouettée en pleine face par les belles choses. Toi t'étais là, couvert de noir de la tête aux pieds, avec un début de moustache, t'étais beau. Tu m'as demandé une bière noire, j'aurais dû deviner. Je t'ai conseillé de commencer avec quelque chose de plus léger, parce que boire un stout en partant, ça pourrait modifier le goût de bières plus légères que tu prendrais après. Tu m'as dit que tu voulais prendre un stout quand même. C'est là que j'ai su que tu étais Taureau. Quand tu l'as fini, tu avais le coin des lèvres taché et je t'ai demandé : « En voulez-vous une autre ? » Je te vouvoyais long comme mon bras. J'ai pas été capable de te dire « tu » de la soirée. Tu m'as troublée. À la fin de la soirée, à ta place, il y avait ta facture sous un verre. Dessus, t'avais écrit, en lettres attachées : *J'ai passé un très bon moment.* Tu m'es tombé dans l'œil. Celui du bout de la table. Avec ton numéro de téléphone. Quétaine, vieux jeu, appelle ça comme tu veux... Pis le pire, c'est que j'ai pas haï ça.

Scène 4

MOI et LUI. Le téléphone sonne.

LUI : Tu réponds pas ?

Moi : Non.

LUI : OK.

Un temps. La sonnerie cesse, puis reprend.

LUI : Pourquoi tu réponds pas ?

Moi : Ça me tente pas.

LUI : C'est qui ?

Moi : Mon père.

La sonnerie cesse, puis reprend.

LUI : C'est peut-être important.

MOI : Non non, il veut juste prendre de mes nouvelles.

La sonnerie cesse, puis reprend.

LUI : Je veux pas me mêler de ce qui ne me regarde pas mais ça fait quand même trois fois qu'il appelle...

MOI : Ben si tu veux pas te mêler de ce qui te regarde pas, fais le pas.

LUI : Qui te dit qu'il est pas souffrant ? Ou que sa maison n'a pas brûlé ? Ou qu'il est pas devenu soudainement amnésique et que tout ce qu'il se rappelle, c'est ton numéro ?

MOI : Ah crisse...

MOI prend son téléphone.

LUI : Bon, ça manquait d'anxiété...

MOI : Allô ! Oui, excuse-moi, je... je cherchais mon téléphone. Je l'entendais sonner mais je savais pas il était où. Je le cherchais, je le cherchais, je me souvenais plus du tout je l'avais

mis où. Ça sonnait pis ça sonnait, j'étais sur le bord de pogner les nerfs, mais là tout est beau, je l'ai. [*Un temps.*] Ça va? Moi? Ah, ça va... J'ai pogné genre trois tickets cette semaine, mais ça va. C'est l'enfer le parking. Oui oui, j'suis sûre. J'suis relaxe. Je fais pas grand-chose. Toi, as-tu fait quelque chose en fin de semaine? Ah oui, le terrain avec le manoir est à vendre. Ça fait un bout... La gang d'investisseurs immobiliers? *L'appel du lac*... C'est ben quétaine comme nom de projet, crisse! Ça va donner quoi, si ils achètent? Un 80 logements... Encore... T'as rentré le bois aussi? T'aurais dû m'attendre, p'pa, j'aurais pu... Elle est venue t'aider? Elle me fait dire bonjour... C'est gentil... Bon ben cool... c'est cool... [*Les larmes aux yeux:*] Oui oui, ça va. Écoute... [*Elle se racle la gorge.*] Ouin... papa, je...

MOI pose le téléphone.

LUI: Qu'est-ce qu'il y a?

MOI: J'étais pas capable.

LUI: La ligne a coupé?

MOI: J'ai paniqué.

LUI : Putain, vous êtes en région pour vrai, si la ligne coupe !

MOI : ...

LUI : Tu rappelles pas ?

MOI : Non.

LUI : D'habitude, reprendre le réseau sur un téléphone c'est rapide, ça devrait plus...

MOI : Non, je...

LUI : Je te le dis...

MOI : Qu'est-ce que tu comprends pas dans je rappellerai pas, crisse ?

LUI : Woh...

MOI : Non, mais à un moment donné, man, je sais pas, catche entre les lignes !

LUI : J'ai pas voulu...

MOI : Je voulais pas répondre, j'ai répondu. Là j'ai raccroché, pis je veux pas rappeler. Ça me tente pas de lui parler, estie, j'ai le droit !

LUI : Écoute, je pensais pas que ça te tentait pas à ce point-là...

MOI : Ben c'est ça aussi, t'as pas pensé. Pis crisse, moi non plus j'ai pas pensé. J'aurais pas dû répondre. Crisse d'idées de cul pour me scrapper le moral. Le terrain au bout de la rue est sur le point d'être vendu à des ostie de colons de l'immobilier, pis y vont construire un câlisse de gros bloc à logements qui va cacher la vue à tout le monde, pis en plus – ben non, c'est pas fini –, en plus, ça va scrapper la santé du lac avec la construction. Pis ça va chier le quartier, ça va chier le terrain de mon père, ça va chier, ça va chier ! On va avoir quatre-vingts voisins caves empilés un par-dessus l'autre qui vont regarder dans notre cour pis watcher ce qu'on va faire pousser dans notre jardin. Ah, pis crisse, fuck le jardin : on n'en aura pus parce qu'on aura pus de soleil, tabarnak ! [*Un temps, puis, imitant son père, presque pour elle-même :*]
« Est passée m'aider, elle te fait dire bonjour. »
Bonjour. Tabarnak. « Elle te fait dire bonjour. » Heille, bonjour estie.

Un temps.

LUI, *d'un ton rassurant, mais un peu curieux*: Qui t'a dit bonjour ?

Moi, *maugréant*: Juste bonjour, crisse j'sais pas, elle aurait pu se forcer.

LUI: Se forcer ?

Moi: Ouin, genre pour... Je sais pas... Comme, demander comment je vais, au pire ? Anyway.

LUI: C'est qui ?

Moi: Une fille.

LUI: Importante ?

Moi: T'en as donc ben des questions, coudonc !

Un temps.

LUI: Écoute, je savais pas que ça allait te...

Moi, *plus calme*: Moi non plus, je viens de le savoir.

Un temps.

LUI, *très prudemment* : Je sais que c'est pas pareil, et j'essaie pas de comparer quoi que ce soit, mais... Même si ça fait dix ans que je suis parti, quand je retourne chez mes parents, c'est ça que je trouve le plus dur. De voir que la vie a continué même si moi j'y suis plus. Il y a rien que je peux faire pour changer ça, ou le fait que je m'ennuie de l'odeur de ma chambre, ou le fait que ma mère me manque. Rien. Les choses continuent de bouger et d'avancer sans moi, mais en même temps, quand je reviens, y'a toujours un effet de suspension sur certaines choses. Dans le changement, certaines choses restent. Comme les petites manies que j'avais quand j'habitais là-bas: tenir le bouchon enfoncé tout le long quand je prends mon bain parce qu'il ne tient pas dans son trou tout seul, toujours fermer deux fois la porte de l'armoire du côté du jardin parce qu'elle reste ouverte sinon. La manière dont je monte les marches deux par deux pour aller à l'étage, la manière dont on reste tous assis pendant des heures, même après avoir fini de manger, et l'heure à laquelle on dîne, et la manière que mon père a de dire « bon appétit », comme si c'était une tâche pénible. La manière dont mes parents se parlent, comme par obligation. La manière qu'ils ont de m'appeler par mon ancien

prénom, de me mégenrer, ça, ça reste identique, ces choses-là sont comme restées sur pause.

MOI : Ils t'appellent pas par ton nom ?

LUI : Pas encore.

MOI : Ça va venir, par contre...

LUI : Oui.

MOI : Tu y retournes souvent ?

LUI : Une fois par an.

MOI : Pis ça te fait tout le temps ça ?

LUI : Toujours.

MOI : C'est décourageant.

Un temps.

LUI : Mais... Peut-être qu'avec la crise du logement, c'est utile de bâtir des nouveaux logis dans ton coin ? Sinon les gens, ils vont manquer de place...

Moi : C'est pas le moment, là. Tu commençais à te faire pardonner.

Lui : T'as raison. J'suis désolé. Viens.

*LUI ouvre ses bras et laisse MOI s'y glisser.
Il lui donne un baiser sur le front.*

« Tu voulais pas m'enfermer dans quelque chose que j'aurais pas voulu. J'aurais aimé ça que tu sois égoïste. Que tu penses à toi avant de penser à moi, que t'essaies de me convaincre de rester avec toi, là-bas, pis que t'essayes de me faire croire que ce dont j'avais besoin, c'était de ta grosse face, du lac, pis de mon père. »

Moi, éternelle hésitante, est tiraillée entre l'appel de la grande ville et un attachement viscéral pour sa région natale. Avec Lui, elle passe de doux moments à Montréal, mais la nature de leur relation est incertaine, et le lien profond qui l'unit à Elle, restée dans son coin de pays, ne simplifie pas les choses.

L'appel du lac est une pièce à la fois légère et profonde sur l'amour, l'engagement et les choix qui nous façonnent même quand on ne les fait pas.

Née en 2000, Marilou Leblanc est finissante en interprétation théâtrale. Comme sa protagoniste, elle a le cœur pris quelque part sur la 50, entre Montréal et les Laurentides. *L'appel du lac*, sa première pièce, a reçu le prix de l'Égrégore 2022 au Concours intercollégial d'écriture dramatique.

